

Paola Mieli

## **L'espace de la transmission: un acte entre les langues**

*"De même que la tangente ne touche le cercle que de façon fugitive et en un seul point et que c'est ce contact, non le point, qui lui assigne la loi selon laquelle elle poursuit à l'infini sa trajectoire droite, ainsi la traduction touche l'original de façon fugitive et seulement dans le point infiniment petit du sens, pour suivre ensuite sa trajectoire la plus propre, selon la loi de la fidélité dans la liberté du mouvement langagier".*

Walter Benjamin

Je ferai ici une brève réflexion sur la transmission *entre* les langues. J'en parle comme quelqu'un qui s'est formé dans différents pays, dont la formation s'est enracinée dans le passage d'une culture à l'autre, d'une langue à l'autre; quelqu'un qui écoute des analysants provenant de langues maternelles différentes, qui utilisent souvent une langue autre que leur langue maternelle dans l'analyse.

Selon une conviction répandue, une analyse doit nécessairement se dérouler dans la langue maternelle. Mais cette conviction n'exprime-t-elle pas une méconnaissance de la nature même de l'acte analytique, sur ce qu'il y a de plus *ex-time* dans l'usage subjectif de la langue et dans son actualisation dans l'espace transférentiel ?

### *Acte de parole – Talking cure*

Il est indispensable de connaître à fond la langue dans laquelle se déroule une analyse. Cela va de soi. Cependant la pratique analytique n'implique pas nécessairement l'utilisation de la langue maternelle. Elle implique un cadre particulier, celui du transfert et une écoute particulière dictée par le désir d'analyste. Un désir, ne l'oublions pas, qui est celui de la différence pure. L'espace du transfert se déploie à partir d'une demande s'adressant à quelqu'un en position de sujet supposé savoir.

A la règle fondamentale de la libre-association qui guide le dire en analyse, dire "tout ce qui passe par la tête", fait pendant une écoute dirigée par ce que Freud définit comme "*gleichschwebende Aufmerksamkeit*", une attention également suspendue, où il faut souligner tant l'égalité du niveau d'écoute que la notion de suspension. L'oreille fine pour les processus inconscients, comme la nomme Freud, s'oriente sur la rigueur logique de l'enchaînement des signifiants, sur une capacité d'écoute de ce qui produit des effets de sens et non sens au-delà des intentions du discours et qui implique une mise entre parenthèses, une suspension de tout savoir préconstitué. Une simple interjection, une ponctuation dans l'acte de parole peuvent renverser les attentes de la signification.

C'est ce que le dire laisse émerger au-delà de ce que l'on pense dire qui permet la rencontre avec un savoir qu'on ignorait savoir. L'acte de parole implique un écart entre énonciation et énoncé, entre dire et dit; le langage peut signifier des choses complètement différentes de celles qu'on croit dire. Et quand la narration du discours s'enraie – lapsus, oublis, mots qui manquent et ainsi de suite – alors peut se manifester un effet de sens imprévu, un non sens, chargé toutefois d'un savoir qui s'exprime au-delà des intentions de celui qui parle. L'interruption de la logique narrative, de l'enchaînement répétitif de la chaîne signifiante marqué par la censure, est expérience en acte de l'évanescence subjective : de façon fugace, l'interruption permet d'entrevoir la manière dont le sujet émerge en tant qu'effet de la relation entre signifiants. La rencontre avec l'évanescence subjective propre à l'acte de parole permet un éventuel changement de registre. *L'esp d'un laps*, qui n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), -- là où "seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient"<sup>1</sup>—est l'espace/temps de l'acte dans le transfert.

Il va de soi que la tentative d'exprimer dans sa propre langue des émotions et des affects qui semblent inexprimables, ou que le fait de passer d'une langue à l'autre, favorisent les mots qui se dérobent, l'achoppement, le malentendu, le bon mot; qu'ils précipitent la confrontation avec la résistance *de la* et *dans la* langue, la confrontation avec un intraduisible qui est l'écho de ce qu'il y a de plus intime et

---

<sup>1</sup> Jacques Lacan, *Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI*, in *Autres écrits*, Editions du Seuil, Paris, 2001, p. 571

inaccessible dans l'utilisation subjective de la langue. Parfois, cette confrontation provoque une révélation, et, dans le cadre d'une analyse, *un pas de sens* qui devient interprétation, *un pas d'acte* qui déplace la position subjective. Pour pouvoir être évoqué, l'intraduisible a besoin d'une invention, de quelque chose s'apparentant à un acte poétique. Ceci provoque une reprise de la chaîne signifiante sur un registre inattendu – et permet l'éventuelle émergence du nouveau dans les enrayages de la répétition.

La clinique *entre* les langues favorise cette expérience. Parfois, par exemple, elle montre qu'on n'arrive pas à dire dans sa langue maternelle des concepts ou des mots que l'on peut dire dans une autre langue; parfois l'usage de sa propre langue engendre un profond sentiment de honte, de dénuement, ce qui laisse entrevoir la *motérialité* dont est imprégné l'inconscient. C'est le dévoilement de l'ex-time propre à la substance jouissante de la langue.

Parfois s'adresser à un analyste de langue ou de culture différente précipite des explications, ou des appréhensions, qui reflètent des éléments cruciaux pour le déchiffrement des formations de l'inconscient. En guise d'exemple d'un *pas de sens / pas d'acte* entre les langues, je rappellerai le cas de cette analysante qui se plaignait d'un manque – récent – de désir érotique. Elle disait en anglais : “My desire is in coma”. “Coma”, répétait l'analyste, ce qui faisait retentir tout à coup dans l'espace transférentiel le subjonctif “coma”, provenant de la langue maternelle de l'analysante – subjonctif présent du verbe manger en espagnol (première et troisième personne), qui condensait son aliénation au désir de la mère et l'articulation du fantasme dans la lettre.

Mais si le passage d'une langue à l'autre est occasion de rencontre avec la nature même de l'acte de parole, c'est parce que l'acte de parole implique de toute façon une forme particulière de 'traduction': il engage un savoir-faire avec la langue, avec ce qui dépasse la particularité des langues.

Voilà, il me semble, le point à souligner, relatif à la matière dont est fait l'inconscient, à *la langue* et aux formations qui en dérivent.

S'exprimer dans une autre langue ou s'adresser à quelqu'un d'une autre langue accentue la béance voilée et cependant intrinsèque au dire, la distance et

simultanément la proximité qui sépare l'usage du langage de sa matrice substantielle et jouissante, de *lalangue* – ce qui fait de l'usage du langage, comme le dit Lacan, une 'théorie' de *lalangue*.

Dans tout ce qu'il y a de plus intime et inaccessible dans l'usage subjectif de la langue, retentit la *lalangue*. C'est ça qui constitue la particularité de l'être humain : une rencontre entre corps et parole qui incarne la jouissance, qui constitue un savoir inconscient et provoque "toutes sortes d'affects qui sont énigmatiques"<sup>2</sup>, qui vont bien au-delà de ce que l'être parlant est en mesure d'énoncer – mais qui accompagnent son dire. L'affect revêt ainsi la portée de "témoin épistémique"<sup>3</sup> d'un savoir inconscient qui le cause, mais qui reste inaccessible, un savoir incarné (produit de la relation à la mère et aux premières figures parentales) qui s'avère particulier. Si universellement la parole se métabolise en substance humaine, cette métabolisation est toujours singulière, déterminée par les circonstances uniques - subjectives, historiques et culturelles - dans lesquelles se fait l'échange avec l'autre autour des soins primaires. Un échange qui est transmission : *lalangue ek-siste*, comme le souligne Lacan; elle recueille les dépôts sonores "du maniement par un groupe de son expérience inconsciente"<sup>4</sup>.

Dans la rencontre "innée"<sup>5</sup> de la parole avec le corps, le corps "se corporise de façon signifiante"<sup>6</sup> et perd sa qualité purement organique, mythiquement déglagée, comme certains la conçoivent, de l'impact que le langage a sur elle. Dans le *parlêtre*, la manifestation du corps est donc manifestation du corps/parole; le symptôme est toujours l'expression renouvelée de leur rencontre, et les affects sont le porte-parole d'un savoir inaccessible. La logique de la jouissance est liée à la façon dont cette jouissance habite le langage.

---

<sup>2</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire* livre XX, *Encore*, p.127

<sup>3</sup> Colette Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Presses Universitaires de France, Paris 2009, p.31

<sup>4</sup> Jacques Lacan, « La troisième », novembre 1974, *Lettres de l'Ecole Freudienne*, Bulletin intérieur de l'Ecole Freudienne de Paris, n°16, p.189.

<sup>5</sup> "C'est toujours à l'aide des mots que l'homme pense. Et c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine. D'ailleurs, j'oserais dire à ce propos le terme d'*inné* - s'il n'y avait pas de mots, de quoi l'homme pourrait-il témoigner?", Jacques Lacan, "Conférence de Genève sur le symptôme".

<sup>6</sup> J. Lacan, *Le Séminaire* livre XX, *Encore*, op. cit, p 26

Les restes recueillis par le continuum sonore a-structural de la mélodie provenant de l'Autre parental, "c'est du Réel, hors sens" sous la forme de uns sonores reçus de l'entendu, comme Colette Soler le souligne<sup>7</sup>. La *lalangue* c'est du Réel fait de uns hors chaîne et hors sens, en coalescence avec de la jouissance. Ce n'est pas un langage. Elle ne constitue pas un ensemble, elle n'est pas ordonnée. L'Un de la *lalangue*, précise Lacan, "c'est quelque chose qui reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée"<sup>8</sup>.

Soumis à la règle fondamentale, l'acte de parole dans le transfert se trouve confronté continuellement à l'affect, au symptôme et aux formations de l'inconscient en général, ce qui fait de la *talking cure* une pratique du savoir faire avec *lalangue* et une pratique de la lecture – de ce qui se déchiffre et se transcrit dans les formations de l'inconscient<sup>9</sup>. Si ce n'est que, précisément, cette pratique égrène les uns de la jouissance qui chiffrent la substance vivante et permet, avec le vidage du sens, la possibilité de productions nouvelles. Comme le dit Freud à propos de la figuration dans le rêve, les formations de l'inconscient ne sont pas faites pour être comprises : elles sont faites pour être lues, comme le sont les hiéroglyphes. Elles sont une "affaire d'écriture", comme le dit Lacan<sup>10</sup>. Ce sera l'écoute analytique dans l'espace du transfert qui trouvera - ou produira- les lettres du travail de déchiffrement inconscient.

### *L'exprimable*

Le "corps du symbolique", comme le nomme Lacan ("qu'il faut entendre comme de nulle métaphore") se métabolise dans l'organique, donnant forme au corps subjectif : "Le premier corps fait le second de s'y incorporer. D'où l'incorporel

---

<sup>7</sup> C. Soler, oeuvre cit. p.34.

<sup>8</sup> J.Lacan, *Encore*, p.131

<sup>9</sup> " Or, ce qu'articule Freud comme processus primaire dans l'inconscient ... ce n'est pas quelque chose qui se chiffre mais qui se déchiffre. Je dis: la jouissance elle-même", J. Lacan, *Télévision*, Editions du Seuil, Paris 1974, p.35.

<sup>10</sup> J. Lacan, "Insistance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud", *Ecrits*, Editions du Seuil, Paris, 1966, p. 512

qui reste marquer le premier, du temps d'après son incorporation"<sup>11</sup>, suivant un mouvement de retour à un 'avant' logique qui dessine la trajectoire topologique d'un huit intérieur – comme c'est le cas dans la spatio/temporalité propre à l'émergence du sujet du langage. Lacan fait ici appel à la notion d'incorporel développée par le stoïcisme. La théorie stoïcienne de "l'exprimable" (*lekton*) introduit un élément nouveau dans la relation entre concept et objet. Si, pour Aristote, la chose signifiée par le mot est la pensée, et par la pensée l'objet, pour les Stoïciens, explique Ammonius, il existe "un intermédiaire entre la pensée et la chose, qu'ils nomment l'exprimable"<sup>12</sup>. Cet intermédiaire est, en soi, incorporel, vu qu'il se distingue tant de la pensée que du son, tous deux conçus comme 'corps' dans la philosophie stoïcienne – une notion de 'corps' à laquelle Lacan rend hommage avec l'expression "corps du symbolique". Vu qu'il n'y a pas de rapport intrinsèque entre mot et chose, le fait que quelque chose soit signifié par un mot "doit donc lui être ajouté comme un attribut incorporel". L'argumentation stoïcienne propose à titre d'exemple la rencontre entre un Grec et un Barbare qui entendent le même mot grec : tous deux auront la représentation de la chose désignée par ce mot mais le Grec comprendra et le Barbare ne comprendra pas. "Quelle autre réalité y a-t-il donc que le son d'une part, l'objet de l'autre? Aucune. L'objet comme le son reste le même. Mais l'objet a pour le Grec, je ne dis pas une propriété (car son essence reste la même dans les deux cas) mais un attribut qu'il n'a pas pour le Barbare, à savoir celui d'être signifié par le mot. C'est cet attribut de l'objet que les Stoïciens appellent un exprimable"<sup>13</sup>.

La référence à l'incorporel, à l'attribut indispensable pour qu'il y ait de la signification, nous permet d'adopter une différenciation entre sens et signification, comme le remarquait récemment Jean-Michel Vappereau<sup>14</sup>. Si le sens est quelque chose de l'ordre de ce qui est traduisible, de la transposition de contenu entre un

---

<sup>11</sup> J. Lacan, J. Lacan, *Radiophonie*, Autres Ecrits, p. 409.

<sup>12</sup> Cité par Emile Bréhier, *La théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme*, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1997, p.15.

<sup>13</sup> Ibidem , p. 14

<sup>14</sup> Rencontre à Après-Coup Psychanalytic Association, New York, Mars 24-25, 2012, "The Two Moments Prior to Narcissism: Trauma and Incorporation".

discours et un autre, entre une langue et une autre, la signification est le fruit du discours en acte, d'un acte de parole qui se déploie dans un contexte précis au sein du lien social, et, comme tel, 'incorporel'. Il tracerait l'espace du *non traduisible*, présence décisive et jamais réductible, qui pour être entendu, apprécié (dans le cas, par exemple, d'un trait d'esprit) impliquerait une série de transpositions, de formes d'identification en un lien social étranger ou inconnu, ou en une perception subjective inconnue, et *en tout cas une perte de signification* – ainsi que la production, la création, de significations *supplémentaires* dans le contexte de la langue d'arrivée, elles non plus pas forcément traduisibles par la suite.

L'incorporel en question mettrait ainsi en cause l'espace de l'intraduisible qui sous-tend tant la béance entre la *lalangue* et le langage dont le sujet dispose, que la béance entre des langues différentes – signalant la perte intrinsèque à l'acte de parole et mettant en évidence un élément de l'extranéité propre à la langue. La traduction, observe Benjamin, est “une manière pour ainsi dire provisoire de se mesurer à ce qui rend les langues étrangères l'une à l'autre”<sup>15</sup>.

L'espace de l'intraduisible s'avère crucial pour la transmission : “Raté donc, mais par là-même réussi au regard d'une erreur, ou pour mieux dire : d'un errement”<sup>16</sup>.

Croire que la transmission puisse exister fidèlement uniquement à l'intérieur d'une même langue c'est méconnaître l'intraduisible qui habite de toute façon l'acte de parole et dont le sujet est effet. L'incorporel, du reste, cadence aussi la transformation du lien social au sein d'une même culture, la transformation de significations à différentes époques. D'une époque à l'autre, ou simplement d'une génération à l'autre, un trait d'esprit peut devenir incompréhensible à l'intérieur d'une même culture. Ceci reflète la qualité en devenir constant des langues, la "sainte croissance"<sup>17</sup>, comme la nomme Benjamin, qui leur est propre.

Il va de soi que l'acte de traduction d'une langue à l'autre met doublement en lumière l'incorporel qui appartient à l'acte de parole et en accentue le crissement; ce

---

<sup>15</sup> Walter Benjamin, "La tâche du traducteur", *Œuvres I*, Editions Gallimard, Paris, 2000, p.252

<sup>16</sup> J. Lacan, *Télévision*, œuvre cit, p.9

<sup>17</sup> Walter Benjamin, œuvre cit., p. 251

dont font certainement l'expérience tant la clinique entre les langues que, pour prendre un exemple qui nous tient à cœur, la traduction difficile des textes de Freud et de Lacan. Toutefois, paradoxalement, c'est précisément à l'intérieur d'un tel crissement, d'une telle rencontre avec un impossible, que la transmission germe.

Benjamin observe que la parenté ne s'accompagne pas nécessairement de la ressemblance, tant dans le domaine des langues que dans celui des familles. La ressemblance implique en soi un déplacement, un devenir en acte. La transmission n'est pas de l'ordre du pareil.

Ce que tu as hérité de tes ancêtres, reconquiers-le si tu veux le posséder vraiment (*Was du erbt von deinen Vätern hast, Erwirb es, um es zu besitzen*<sup>18</sup>). C'est dans le verbe *erwerben* - "reconquérir", "acquérir", "prendre possession" - que nous apprécions l'importance d'un retour à la lettre, à l'étude de ses effets de signification dans un contexte donné – ce qui inclut la nécessité d'en connaître l'histoire, d'en comprendre la culture, en tenant compte de l'intraduisible qui lui est propre. Mais c'est par ce *erwerben* que nous mesurons également l'importance du fait que ce travail comporte une entrée de l'actuel dans le passé, faisant de l'acquisition une transformation en acte. Ce qui montre que la transmission est par nature transformation. Ceci implique, bien entendu, la circulation dans le domaine de l'incommunicable et la rencontre avec l'explicable, ingrédient pour l'invention de nouvelles significations. C'est ce passage dans la zone asphérique de l'incorporel hébergé par le monde du sens et du non sens, qui permet à la transmission d'avoir lieu.

Si traduire (du latin *transduco*) est conduire à travers, une traversée qui nous accompagne vers de nouveaux rivages dans un paysage différent, transmettre (du latin *transmittere* – composé de *trans*, au-delà, et *mittere*, envoyer) est avant tout faire passer (d'une personne à l'autre, d'un espace à l'autre, d'une époque à une autre), où l'accent est mis sur le passage qui véhicule la transmission, la remise, la diffusion. L'acte analytique montre comment tel passage, pour avoir lieu, implique un changement de position qui est transformation, subversion.

---

<sup>18</sup> Goethe, *Faust*, cité par Freud, *Totem und tabu*, Gesammelte Werke, S. Fischer Verlag, vol IX, p. 190



*Parler, écrire*

Dans l'acte de parole, l'incorporel émerge dans le circuit pulsionnel invoquant qui se déploie autour de l'objet voix. La scansion du mot, son émission "crée la voix comme objet *a*"<sup>19</sup>. La scansion a une valeur temporelle, "liée au temps que je mets à dire les choses"<sup>20</sup>; quand on parle, elle permet à une série d'effets de sens d'émerger rétroactivement; simultanément, elle favorise l'équivoque. La dimension de l'écrit, observe Erik Porge, permet, par contre, "de distinguer l'équivoque du signifiant dans la lalangue, l'écrit de la graphie (non et nom) ou celui de la segmentation (d'eux et deux). La voix est dans la lalangue une fonction et un signe de l'écrit"<sup>21</sup>.

En ce sens aussi, le lisible précède l'écriture. En tant que signe de l'écrit, la fonction de la voix est ponctuelle et silencieuse, discriminante. Mais elle exerce cette fonction avant tout dans l'acte de parole où, derrière l'équivoque du signifiant, elle fait émerger la lettre, chiffre de la motérialité de l'inconscient. Si elle convoque de la sorte un savoir autrement inaccessible, la question sera de savoir écouter, savoir lire le chiffre en question, ce qui est un produit et une fonction propre à l'espace transférentiel. Si, là où le signifiant entraîne la signification, "l'ouïr et le parler sont comme l'endroit et l'envers"<sup>22</sup>, le *pas de sens* dans l'acte analytique secoue le flux de ce circuit moebien, déplace la surdité intrinsèque à la répétition et écarte la différence entre énonciation et énoncé, la relation entre sens, non sens et signification. Elle s'approche de "la limite où le discours, s'il débouche sur quelque chose au-delà de la signification, c'est sur du signifiant dans le réel"<sup>23</sup>.

---

<sup>19</sup> Erik Porge, "Les voix, la voix", *Essaim* n.26, érès, 2011, p.20

<sup>20</sup> Lacan, *Les non-dupes errent*, 9 avril 1974.

<sup>21</sup> Erik Porge, *ibidem*, p. 27

<sup>22</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire livre III, Les Psychoses*, Editions du Seuil, 1981, p. 155

<sup>23</sup> *Ibidem*, p.157

L'espace transférentiel de la *talking cure* se base sur l'acte de parole, sur l'immédiateté de la relation entre dire et entendre dans le circuit pulsionnel invoquant; en ce sens, la clinique soi-disant "analytique" organisée autour de l'écriture, ou de la transcription des séances, mystifie et contredit la nature de l'acte analytique, le rendant impraticable. (Un exemple en la matière est la façon dont se déroule une certaine supervision, où l'on demande que le matériel relatif au cas soit rédigé par écrit et ensuite présenté).

Pour automatique qu'elle soit, l'écriture est construction, décision, correction. Elle contient une voix, intimement liée à la raison même qui l'a motivée et à l'incorporel dont elle est imprégnée. Si la tâche du traducteur, "à distinguer avec précision de celle de l'écrivain", est de trouver cette intention par rapport à la langue d'arrivée où se réveille "l'écho de l'original"<sup>24</sup> (et ici la notion d'intention benjaminienne fait écho à la notion d'incorporel), ceci implique la "formation" du traducteur, sa familiarité avec l'univers de significations qui traversent l'original et la connaissance de cette multiplicité de registres qui seuls pourront permettre le respect et la relance de l'intention. C'est ainsi que l'on peut comprendre la rigueur philologique nécessaire au traducteur dans le rapprochement avec l'original dans la traduction écrite.

On a beaucoup écrit sur la difficulté de traduire l'œuvre de Freud en anglais; pour citer un exemple, le propos scientifique avec lequel elle a été abordée, amplement dénoncé par Bettelheim, a provoqué des méprises allant jusqu'à renverser l'intention freudienne. D'autre part, pour ce qui est de la difficulté de traduire les textes de Lacan en langue anglaise, elle implique différents registres. Parmi eux, rappelons ici les plus évidents : la différence entre la culture philosophique continentale et la culture anglo-saxonne, avec toutes les implications épistémologiques relatives à des univers distants; la différence syntaxique entre la langue anglaise et la langue française; la difficulté quasi insurmontable de rendre un style comme celui de Lacan, surtout quand il s'articule autour de la fonction de l'équivoque dans la langue; et encore, les incompréhensions du monde académique

---

<sup>24</sup> Walter Benjamin, oeuvre cit., p. 254

qui a en premier exporté l'œuvre de Lacan aux USA, un monde intellectuel bien distant de la raison clinique.

Toutefois, c'est précisément dans la méprise, l'erreur, la mauvaise traduction, dans la résistance entre les cultures, que la nécessité d'un retour précis au texte est relancée et, avec elle, tant la relation transférentielle au texte que l'invention qui, seule, permet de provoquer dans la culture d'arrivée l'écho de l'incorporel d'origine. C'est de cette façon que l'envie de transmission devient œuvre de reconquête, ponctuelle et singulière; *pas de* transmission. Que ce pas s'apparente à une ré-invention nous dit quelque chose tant sur l'acte analytique que sur la nature de la transmission.

Le plus surprenant est que grâce à ce cheminement dans la différence, grâce à ce passage entre l'intraduisible des langues, la langue maternelle du traducteur - du passeur - se modifie, elle aussi, comme Benjamin l'avait observé avec justesse. On ne parle ou on n'écrit plus comme on parlait ou écrivait auparavant et la rigueur, la nouvelle clarté, est à la fois ouverture et nouvelle acquisition de ce qu'il y a de plus intime dans l'usage de la langue.